

CAHIER 2

Brève analyse d'un exercice de propagande à feu doux: l'Irak en mal d'Occident

On a beau dire que la critique des médias, c'est du réchauffé ; que l'on ne peut plus, que l'on ne doit plus être que douloureusement blasé ou ironiquement complice de tout ce qui crisse sur nos pupilles ou oblitère nos tympans, les discours et les images qui ont accompagné la destruction de l'État irakien ne peuvent rester sans commentaire¹. Peut-être parce qu'ils renvoient à autre chose qu'à eux-mêmes, à quelque chose qui est dans l'imaginaire des Occidentaux depuis longtemps déjà – une rhétorique, donc une appréhension du monde, grassement colonialiste – et qui permet de comprendre la nouvelle phase de jeu qui s'annonce...

Passons sur ce journaliste français, seulement cocasse, qui affirma que les zones contrôlées par les envahisseurs britanniques étaient, du point de vue civil, plus sécurisées, plus « normalisées » parce que les paras anglais avaient « l'expérience de l'Irlande » (sic !) ; passons sur le grand guignol de la religion des faits qui fit que, même les journalistes s'opposant à cette guerre, c'est-à-dire *se croyant* opposés à elle, sous prétexte de la couvrir, de la suivre, en suivirent au fond les vainqueurs ; passons aussi sur l'affaire des prisonniers filmés durant laquelle on put s'apercevoir que les accords de Genève ne fonctionnaient que pour ceux qui les invoquaient les premiers... Tout cela n'est que broutilles et vieilles habitudes – déjà. Arrêtons-nous plutôt sur la désormais célèbre danse de dégoupillage de statue, les scènes de pillages, la visite en treillis des palais présidentiels, la recherche des tunnels et bunkers et, enfin, la « découverte » de vieux cadavres et de salles de tortures.

La liesse de la statue

Filmée de l'hôtel Palestine (?) ou, parfois, à caméra participative, la destruction d'une effigie héraldique – au bras droit opportunément raide – de celui qui, dans les médias européens, et au fur et à mesure de l'avancée « victorieuse » des troupes américaines, devint un Raïs (allusion à Nasser), un dictateur stalinien ou, plus familièrement, Saddam (Oussama Ben Laden, parce qu'aussi audacieux qu'introuvable, n'a pas encore perdu, lui, son nom de famille) n'allait évidemment pas sans rappeler le déboulonnage des idoles de l'Est européen, lors de la chute du Mur. Pourtant, si l'on y réfléchit, sur les millions d'habitants de Bagdad, affamés, ulcérés et attentistes, les 150 (?) gugusses (peut-être sincères, qui sait ?) mobilisés à proximité des caméras hôtelières pour shooter dans le bronze ou déchirer des

¹ À consulter à ce propos : le site d'ACRIMED, <http://acrimed.samizdat.net/>

portraits du dirigeant baasiste faisaient franchement pâle figure – qu’importe, d’ailleurs, puisque eux seuls se *manifestaient* et que l’on sait, depuis les études de l’école de Palo Alto, qu’une réalité peut être construite avec peu de moyens et beaucoup d’omissions. Quant au char yankee venu, sous les applaudissements, aider à la besogne, il récapitulait tout simplement la geste américaine. À la fois confirmation pour les dévocrates de la bannière étoilée et preuve ou pied-de-nez à destination des Arabes et des Européens, agissant comme un rite de légitimation *a posteriori* de l’action de l’administration Bush – par « referendum » (foule « spontanément » enthousiaste, etc.), par déni symbolique de l’ancien régime et, enfin, par assimilation de celui-ci aux régimes communistes –, cette séquence, cet ersatz non-imaginatif, était fait sur mesure, non pas tant pour convaincre que pour être montré, c’est-à-dire pour susciter une sorte de réflexe empathique, de salivation idéologique pavlovienne. L’Occident a toujours raison quand il réussit son coup.

Les pillages

Mais il y eut mieux : les scènes de pillages. Il va sans dire qu’à l’heure où j’écris, on ne sait pas grand chose à leur sujet. Juste que ceux-ci – qui sont l’apanage de toutes les fins de guerres – ont été sélectifs (infrastructures hospitalières et administrations, symboles de l’État de manière générale) et passivement, voire activement suscités (par exemple, selon le chirurgien Gino Strada de l’ONG *Emergency*, les portes des bâtiments ont été volontairement laissées ouvertes). Ce ne serait du reste pas la première fois que les Américains utilisent et le banditisme (cf. la Mafia dans le Sud de l’Italie lors de la Seconde Guerre mondiale) et les souffrances du petit peuple miséreux (ici, en l’occurrence, la population chiite des banlieues de Bagdad). Qu’importe, d’ailleurs, que ces pillages aient été peu ou prou organisés ou spontanés, ou les deux à la fois ; l’important est ce qu’ils ont représenté dans l’imaginaire collectif des Occidentaux, c’est-à-dire les raisons pour lesquelles on les a tant montrés, utilisés.

Ces raisons, on les trouve dans maints commentaires, notamment ceux des officiels américains : ces pillages y furent en effet présentés comme des défouloirs, des exutoires ; comme une manière d’exprimer – donc, pour les heureux « libérateurs », de jauger – la frustration suscitée par plus de 30 ans de baasisme. Si l’on faisait une petite étude du vocabulaire employé pour évoquer les problèmes arabes dans les médias occidentaux, le mot « frustration » aurait sans doute la palme. Un conseiller de Bush, David Frum², a même

² FRUM D., *Pourquoi les anti-américains ont tort*, in *Courrier international*, n°627, 7-13 novembre 2002, pp.24-25 : « Le Moyen-Orient est une région surpeuplée, où le chômage fait des ravages, où des millions de jeunes hommes sont victimes de frustrations économiques et sexuelles. », et Frum d’ajouter : « Dans cette région, les régimes oppressifs détournent la colère de leur population vers Israël [...] ». On croit rêver... Il faut noter au

déclaré il y a quelques mois, que l'un des grands problèmes des Arabes, c'était leur frustration sexuelle généralisée (sic!). À noter que, si l'on écarte la non-résolution de l'affaire israélienne, cette frustration est, la plupart du temps, présentée comme endogène (religieuse ou politique), voire carrément psychosociologique.

Mais au-delà des assertions culturalistes sur les tempéraments supposés, les névroses collectives devinées et les abominations vraiment vécues, c'est bien à un discours, à une sémiotique politique que l'on eut à faire et plus précisément, à une rhétorique colonialiste crue, cynique, imbécile, arrogante et séculaire, à tout le moins déjà abondamment rencontrée à l'époque des *mandats* de la SDN ou du propagandisme impérial³. Car, en sus de l'évocation des razzias, antique peur des Occidentaux, ce que ces pillages signifiaient, rappelaient surtout, c'était le désordre, ce désordre qui, pour les chevaliers de la courbe de Gauss, est inhérent au « Tiers-monde », aux peuples « en développement » ; ce désordre qui manifeste, en l'absence d'un État dictatorial, d'une part, l'inexistence d'une vraie société civile (les modes de sociabilité religieux ou traditionnels n'en constituant pas une, voyez-vous), systématiquement postulée pour les Arabes, et, d'autre part, l'incapacité de ces mêmes peuples du Tiers-monde à se prendre en charge sans une aide venue de l'extérieur – entendez sans avoir suivi un petit cursus d'une longueur indéterminée sur les bienfaits des cours d'appel, des manifêtes, des comités paritaires, du boursicotage et du shopping de rapiéçage des samedis après-midi. Plus explicite sur ce point fut la déclaration d'un envoyé spécial de TF1 (si je ne m'abuse) dans laquelle celui-ci évoquait sa discussion au coin du feu avec une famille irakienne ; ce brave observateur y avait décrit le fonctionnement du kit judiciaire des cours de justice françaises et assurait que, les larmes aux yeux, une vertueuse lumière éclairant leur visage transit, les Irakiens espéraient bien, eux aussi, pouvoir dorénavant disposer d'un système semblable. Autrement dit, si ces gens du Tiers-monde sont frustrés et incapables de se diriger, ils sont néanmoins désireux de vivre, d'être comme nous – ce qui témoigne, n'est-ce pas, de l'unité du genre humain. Peut-être même est-ce parce que ce désir est inassouvi que les Arabes sont si frustrés ? Au passage, il n'est pas inutile de rappeler que celui qui est en manque de ce qu'un autre possède ou qui imite autrui se place immédiatement, dans l'esprit occidental, au plus bas de l'échelle hiérarchique. Le professeur n'est professeur que parce qu'il se trouve des élèves – ou instaure l'enseignement obligatoire.

passage le travail « démulticulturaliste », implicitement néo-colonialiste, de la revue *Courrier international*, qui s'est fait une spécialité de donner la voix à tous ceux qui, hors Occident, parlent comme en Occident.

³ Voir à ce sujet BLANCHARD P. et LEMAIRE S. (s.d.), *Culture coloniale. La France conquise par son Empire. 1871-1931*, « Mémoires », Autrement, Paris, 2003. Nous aurons l'occasion de revenir largement sur ce brillant ouvrage qui a servi de canevas à cette petite analyse.

Les palais présidentiels

Plus fabuleuse, perchée dans une gamme d'exotisme qui fait quitter les souks et les banlieues pour la chambre de Shéhérazade, l'image de ces ploucs de minorités ethniques, engagés dans l'armée US pour obtenir la nationalité américaine ou, plus simplement, pour survivre au pays où Reagan n'a jamais vraiment cessé de sévir ; l'image de ces ploucs, disais-je, de ces touristes VIP *déflurant*, visitant – *bypass* – d'immenses palais vides, aux vibrations arabesques et aux plomberies dorées ; l'image de ces piouploucs piquant, en souvenir, pour leur quatrain de parentèle obèse, des savonnettes parfumées dans les salles de bain voluptueuses où, peut-être, Saddam avait fait ses gargouillis d'Hextril ou son pipi vespéral ; cette image a fait sensation. En effet, que de sordides petits bourgeois galonnés ou des ethno-prolos assermentés, juste dignes, comme nous, de la télé-réalité, pussent, avec le simple sésame de leur flingue, se vautrer, un après-midi, dans les splendeurs outrancières et les magnificences fantasmatiques des monarques de civilisations à la fois désuètes et décadentes ; qu'ils pussent se prendre pour ces pachas, sultans, shahs, grands vizirs, raïs et autres machins-trucs de haut rang du grand fatras oriental qui s'étend, dans le cerveau abruti de l'Occidental-type, d'on ne sait où au Sud de quelque part, cela fut l'un des grands moments de l'aventure. Oui, c'était à la fois exotique et ancien régime ; croquignole et cocardier ; l'Occident et la République, ainsi que les classes moyennes de tous les pays blancs qui s'en croient l'avant-garde, s'y trouvèrent une sorte d'humilité, de sobriété comparative ; on pouvait en un clin d'œil oublier la prédation institutionnelle, énergétique et économique euro-américaine sur les périphéries ; oublier ses fautes ; les faire porter par des potentats locaux et, par la même occasion, annihiler les effets de trente ans de ressources pétrolières contrôlées par l'État irakien et utilisées, à tout le moins, pour les infrastructures publiques (écoles, hôpitaux, etc.) d'ailleurs détruites par l'embargo et les bombardements.

Les Palais de Saddam, manifestations de la « patrimonialisation » du pays par son élite dirigeante, étaient donc une preuve supplémentaire du caractère dictatorial du régime *et* un plaidoyer contre l'État ; à vrai dire, l'assimilation de toute politique d'État à une « patrimonialisation » : qui étatisé monopolise. En témoignaient les *boys*, ces sacrés gaillards, roublards, un peu vulgaires, rigolos ; des gens de bon sens ; des gens de chez nous...

Des tunnels et des cadavres

Bien entendu, guerre oblige, on ne pouvait pas en rester là. Il fallait quelque chose de plus « malsain », comme un charnier dont les cadavres oubliés eussent fait oublier, ou justifié l'oubli des cadavres frais, ceux des victimes de bombardements. Ainsi, comme, dans un

hangar frontalier, on avait découvert des corps, sans doute – supputa-t-on – victimes d'exactions diverses (en fait, des corps de soldats irakiens tués durant la guerre avec l'Iran et rapatriés par celui-ci, suite à un accord de normalisation). On fit une rapide et commode association et l'on soupçonna les Palais et maisons des leaders du Baas de posséder des salles de torture cachées, c'est-à-dire des salles de jeu privées, et des charniers de fièvre du samedi soir.

De plus, Saddam ne réapparaissant pas, on se mit à parler de bunkers souterrains (construits par des ingénieurs yougoslaves, titistes, communistes) et d'un réseau de tunnels obscurs – Ceaucescu, encore – où le Président irakien se terrait, attendant, tel l'Imam caché de certaines minorités chiites, de réapparaître dans les fumeroles chimiques d'une sorte de Parousie laïque... On ne trouva rien ; on n'en parla plus. L'important était de l'avoir dit. Qu'importait, en effet, l'existence ou non de cette belle architecture troglodyte : il fallait juste que cela fût plausible, que cela répondît à quelques canevas désormais classiques (Hitler sous les bombardements ; Ben Laden dans ses taupinières) servis depuis près de cinquante ans aux catéchumènes démocrates.

L'un de ces canevas fut néanmoins opportunément confirmé devant les caméras, mimes explicites à l'appui, par nombre de pauvres bougres, anciens forçats du régime : celui de la torture systématique. On nous fit ainsi découvrir et assister à tout ce qu'Henri Alleg avait décrit dans *La Question*⁴ ainsi qu'à ce que vivent, aujourd'hui encore, Guatémaltèques et Salvadoriens sous la férule de milices et de polices formées dans les écoles... américaines. Entendons-nous bien : il n'était pas illégitime de parler de l'existence de la torture dans l'Irak de Hussein (d'ailleurs connue de tous depuis longtemps) ;; il était hypocrite et manipulateur de le faire à ce moment et dans ce contexte là, sous les yeux compatissants des GI's. Car, quelle que fut l'intention, on justifiait, on légitimait ainsi le principe de l'intervention militaire, ainsi que le message tenu par ses responsables, et, *de facto*, sans « démonstration », par une preuve que l'on pourrait appeler *la preuve par l'évidence*, sorte de pendant mécanique de la preuve par l'absurde, on tenait l'Occident – et plus seulement les États-Unis, puisque toute la presse occidentale s'en faisait le relais – pour garant du respect de l'intégrité physique des hommes.

Bush sur son porte-avion californien

Une dernière séquence – la plus récente à l'heure où j'écris – mérite d'être relevée, d'autant plus qu'elle n'a pas suscité de tollé, même chez les observateurs les plus méfiants. La déclaration de la « fin » de la guerre par le Président Bush fut intéressante à plus d'un titre.

⁴ ALLEG H., *La Question*, Minuit, Paris, 2002 ; à lire ou relire, absolument !

D'une part, parce qu'il ne s'agissait pas d'un armistice. D'ordinaire, ou en principe, à la suite d'un conflit entre deux nations, les deux gouvernements s'accordent sur la cessation des hostilités. Déclarer unilatéralement la fin d'une guerre, c'est, de trois choses, dire l'une : soit (1) le gouvernement du pays vaincu n'existe pas – dans ce cas, l'État est vacant et la guerre peut-être considérée comme une sorte de guerre civile – ; soit (2) le pays n'existe pas en tant qu'entité politique, ce qui nous ramène, ici aussi, mais de manière plus nette, à l'optique d'une guerre civile ; soit, enfin, (3) c'est le peuple de cet État qui se voit dénier le droit ou, pire, la capacité de décider de son sort, c'est-à-dire, ici, de qualifier les circonstances, d'établir un fait concernant sa propre existence et son propre devenir – c'est là ce que l'on appelle du colonialisme.

En déclarant solennellement la fin du conflit, c'est-à-dire en utilisant une parole performative de manière unilatérale, Bush se présente non seulement comme un démiurge, un léviathan – et montre à souhait l'hypocrisie, l'aporie de la pensée contractualiste occidentale – mais surtout comme le législateur d'un territoire conçu comme intérieur, comme une province.

D'autre part, le lieu de cette déclaration, un porte-avions, n'est pas sans portée symbolique. Tout d'abord, ce n'est pas devant un parterre civil ou de parlementaires mais bien militaire que le Président Bush s'adresse à la nation ; il renforce ainsi le rôle de l'armée et le sein propre dans la conduite de la guerre ; il met aussi en scène le lien particulier qui unit le président et les forces armées. Ensuite, il fait son discours sur un navire, plus précisément sur un porte-avions, c'est-à-dire la représentation même de la capacité des Américains à se déplacer là où ils le veulent, et d'attaquer par les airs – qu'ils dominent comme les Britanniques dominaient jadis les mers. Enfin, *last but not least*, le choix de ce lieu est sans doute une allusion aux conditions de la reddition du Japon en 1945.

En somme, la propagande occidentale a opéré dans ce conflit la confluence de trois types de référents et les a articulés (sans, d'ailleurs, que la chronologie, au final, ait une quelconque importance) : référents à la Seconde Guerre mondiale, référents à la chute du communisme et, surtout, référents à l'optique, à l'idéologie et à l'imaginaire colonialistes. Dans ce dispositif, et surtout une fois que la guerre fut lancée, même la majorité des voix « pacifistes » ou « légalistes » (les onusards) eut un rôle fondamental à jouer – bien plus important que celui d'une simple figuration – : un rôle de renforcement de la parole occidentale ; pour le dire autrement, elles formèrent les chœurs miséricordieux de la partition des vainqueurs, un peu à la manière de ceux qui, à l'ère des colonies, dénonçaient celles-ci non pas dans leurs principes, mais dans leurs usages ; non pas dans leurs fondements, mais dans leurs méfaits. Ces critiques humanitaires, superficielles autant que sincères, ne sont, *in fine*, jamais efficaces quand la guerre coloniale est gagnée ; au contraire, elles légitiment cette guerre en admettant implicitement que les résultats ont une réelle valeur (en

l'occurrence : chasser la dictature de Saddam et amener la « civilisation » démocratique en Irak).

Pour ma part, s'il me fallait retenir des images de cette fin de guerre, des images qui valent vraiment le coup, qui disent quelque chose (d'autre) sur ce qui s'est passé, ce serait celles de ces courageux volontaires arabes, tirant, près d'un pont autoroutier, sur les chars américains et courant chercher leurs blessés sous les obus ; puis, un instant plus tard, toujours sous les tirs des envahisseurs, celles de l'intervention d'une voiture de police irakienne, arrivant en trombe pour embarquer l'un des miliciens blessés et l'amener à l'hôpital. Il ne manquait que Capa.

Frédéric DUFOING

Le 3 mai 2003